

Assise sur un banc de la gare, j'entrevois dans les derniers adieux le début d'une longue et douloureuse attente qui n'aurait de cesse jusqu'au retour de l'être aimé. Mon regard, attentif au moindre détail, fixait une femme dans la force de l'âge qui tenait un petit garçon par la main et tapotait nerveusement du pied comme si le temps lui avait été compté. Je l'observais avec une telle intensité qu'un témoin de la scène aurait probablement cru que j'essayais de lui envoyer un message par le seul pouvoir de ma pensée. Quand bien même j'aurais été assez exceptionnelle pour réaliser un tel exploit, la femme ne m'aurait prêté aucune attention ; tout son être était tendu vers le dernier wagon du TGV duquel une grosse main la saluait énergiquement avec, semblait-il, la force du désespoir. Seul le petit garçon répondait ; la femme, quant à elle, essayait vainement de cacher ses larmes derrière un mouchoir noir à pois blancs. Les gens se bousculaient autour d'elle mais rien ne pouvait l'arracher à sa contemplation ; elle était comme hypnotisée par les traits de cet homme que je devinais être son mari. Au bord de ce vertigineux abysse qu'est le manque, elle se raccrochait tant bien que mal aux dernières lueurs que lui prodiguait l'être aimé, elle essayait de toutes les conserver au fin fond de son coeur... J'ignorais le contexte de cette séparation à l'aspect si émouvant mais, malgré toute la bonté enfouie au plus profond de mon être, je ne pouvais me résoudre à les plaindre. Même si l'homme partait en voyage d'affaire pour une durée de deux ans, même s'il se dirigeait vers la forêt amazonienne ou quelque autre endroit perdu de la planète, je ne pouvais pardonner à la femme de sangloter comme elle le faisait car sa souffrance ne faisait que rendre son bonheur encore plus apparent. Perdue dans sa tristesse, avait-elle seulement idée que le vrai malheur était muet ? Qu'il prenait le temps de mâcher ses misérables victimes avant de les avaler ? Qu'il n'était pas assez douloureux pour qu'on puisse le rejeter par des larmes ni assez insipide pour qu'on puisse l'oublier ? Lorsque l'infortune s'abbatait sur vous, elle vous demeurait au fond du coeur comme une hôte particulièrement désobligeante, elle vous suçait jusqu'à vos plus infimes particules de vie et toute tentative pour s'en échapper paraissait alors irrémédiablement vaine. La femme qui se tenait sur le quai n'en avait pas la moindre idée et, dans son ignorance, l'égratignure lui apparaissait blessure. Elle ne savait pas que j'aurais troqué l'humidité de ses yeux contre la sécheresse des miens sans aucune hésitation, que je jalousais la futilité de sa souffrance davantage que mon propre bonheur...

Au loin, le bruit d'un sifflet retentit et, aussitôt, les portes se refermèrent sur cet amour agonisant et pathétique. Petit à petit, le train se mit en marche et la femme consentit à lâcher son mouchoir pour remuer légèrement la main tandis que le petit garçon courait à côté de la fenêtre de son père en criant ses derniers au revoir. Il ne tarda pas à être suivi du chef d'escale qui l'intimait de ne pas courir sur la voie mais la femme n'en avait que faire ; elle saisit la main de son fils d'un air indifférent et s'éloigna du chef d'escale sans lui adresser un seul regard. Pour beaucoup, les agents de la SNCF étaient intégrés au décor et ne valaient même pas la peine qu'on leur accorde davantage d'attention qu'à un arbre ou à une poubelle. S'ils rendaient service à un client, celui-ci n'exprimait sa gratitude que par un sourire poli, froid et pressé d'en finir. C'était partout pareil : dans sa tenue de travail, l'être humain était réduit à néant pour ne plus être qu'une machine censée satisfaire et, aussitôt sorti de sa besogne, il devenait lui-même le client dont les moindres désirs devaient être

comblés. Confinée dans un habit orange fluo, personne ne me remarquait ; les gens ne daignaient à lever les yeux sur moi que lorsqu'ils étaient à la recherche d'une poubelle ou de renseignements basiques. Le nettoyage jouissant d'une maigre popularité, certains prenaient même la peine de m'éviter et détournaient le regard à mon passage. Par gêne ou par pitié, ils préféraient ne pas être confrontés à la médiocrité des agents d'entretien, ils préféraient ne pas voir les cotés les moins reluisants de la société... J'interrompis mes réflexions car la femme qui venait de pleurer était à présent en train de me dévisager avec froideur. Je baissai le regard aussitôt comme pour m'excuser qu'elle eut été l'objet de ma contemplation et elle continua sa marche, me chassant de son esprit par la même occasion. A quoi avait-elle bien pu penser en me voyant ? Habitée à la psychologie humaine, je tentai une réponse : trompée par son illusoire chagrin, elle s'était mise à m'envier. Assise sur un banc, loin des tourments de l'amour et assez sotte pour me contenter d'un rien, j'apparaisais comme ce qu'elle aurait voulu être. Au moins, devait-elle se dire, je n'aurais pas eu à affronter les ineffables précipices du manque si je n'avais été que femme de ménage. En effet, l'idée semblait s'être répandue que les gens simples ne souffraient jamais ; mon métier m'épargnait tout malheur ou, du moins, me donnait assez de courage pour lutter contre les aléas de la vie. Pour défendre cette affirmation, les personnes de bonnes fortunes n'hésitaient généralement jamais à utiliser le mot "habitude" comme si le fait d'avoir toujours vécu dans la souffrance nous rendait plus enclin à la recevoir. Lorsqu'un voyageur embrumait mes oreilles avec de telles absurdités, j'inspirais une longue bouffée d'air frais puis me disais, afin de ne pas sombrer dans la vulgarité, que malgré son statut de roi, le client n'avait heureusement pas la prétention d'être savant.

Perdu au milieu du brouhaha de la foule, je reconnus le cliquetis métallique du chariot de nettoyage et, tournant la tête dans cette direction, je distinguai deux gilets orange qui tentaient de se frayer un chemin jusqu'à moi. En effet, après un rapide coup d'oeil à ma montre, je m'aperçus qu'il était déjà 11h44 et que le TER ( la 27000 si je voulais m'en tenir aux dialectes de la SNCF ) allait bientôt faire son entrée en gare. Mes collègues, encore imprégnés de l'odeur de la cigarette, arrivèrent à ma hauteur et, sans m'adresser un seul regard, entreprirent d'enfiler leurs gants. Quelques secondes plus tard, le train, minuscule point gris perdu dans le bleu du ciel, fit son apparition au bout des rails et taillada la beauté vierge et impénétrable de l'horizon. L'un de mes collègues maugréa avec subtilité contre sa lenteur et, indifférente, je me saisis du carré rouge et blanc qui servait à signaler que le train était en cours de nettoyage. En une seule journée, nous devions répéter les mêmes gestes au moins une bonne centaine de fois ; armés de sacs poubelles et de chiffons, nous courbions le dos à chaque rangée de sièges pour relever les cales-pieds, vider les poubelles et rabattre les accoudoirs tandis que le dernier de l'équipe se chargeait des toilettes. Ce métier n'était pas assez intéressant pour que je m'y plonge corps et âme mais il n'était pas non plus assez rudimentaire pour que je puisse relâcher mon attention car, au moindre égard de ma pensée, j'oubliai irrémédiablement un papier niché à un endroit inattendu et cela me valait les foudres de mes collègues. Retenue prisonnière à mon ignorance,

je ne concevais pas de plus cruel sort que celui de mon inertie intellectuel... Même les journées de repos m'apparaissaient contraintes : mes enfants et les tâches ménagères m'ôtaient le privilège de l'ennui, si bien que j'avais l'impression de ne plus être qu'une carcasse vide denuée de vie. Les jours s'écoulaient, tous semblables, et je sentais encore plus fortement qu'à l'ordinaire la mort me caresser l'échine de ses longs doigts blancs et fins. Parfois, je m'imaginai sur un lit d'hôpital, moribonde et nostalgique, dressant le triste bilan de mon existence : si les trains pouvaient louer mon assiduité, il n'en était pas de même pour les êtres humains. Je n'avais fait que traverser mon époque, tel un éclair dans le ciel, fugitive et inane... Bien que mariée et mère de deux enfants, j'aurais tout donner en cet instant pour pouvoir leur faire mes adieux, pour pouvoir me retrouver seule, en tête à tête avec la souffrance et le manque. J'aurais alors savouré la plus infime particule de douleur comme s'il s'était agi d'un mets particulièrement raffiné, je me serais délectée de ces jours, de ces minutes, de ces secondes avec l'ivresse d'une prisonnière qui aurait enfin retrouvé la liberté après vingt ans d'enfermement. J'enviais la femme qui avait pleuré sur le quai car, quoiqu'elle pouvait en penser, son chagrin était préférable à la bonne humeur obsédante de mes pairs. J'avais beau les aimer avec toute la sincérité dont mon cœur était capable, je ne pouvais me défaire de l'impression qu'il grignotait mon esprit et ma vitalité au fur et à mesure que les années s'éteignaient.

Lorsque j'étais enfant, je nourrissais mon esprit d'une chimère si agréable qu'elle me cotoyait à toute heure du jour et de la nuit, se transformant en un rêve obsédant et fanatique. J'aimais jeter mes pensées comme de l'encre sur du papier, j'aimais les mots au point d'espérer en faire ma profession un jour ; je ne concevais pas de plus bel avenir que celui de jongler avec les phrases, d'ensorceler les esprits par une syntaxe parfaite et une admirable maîtrise de la langue française. Mais, à défaut d'avoir du talent, je me contentais de faire de ma vie un beau roman : je m'imaginai héroïne et parcourait le monde avec courage, sentant toujours le regard d'un anonyme lecteur posé sur moi. Bien que perdue dans une allégorie qui n'existait que pour ma petite personne, j'étais heureuse. Comment en étais-je arrivée à l'oubli de mes rêves et de moi-même ? Je ne savais pas... Je n'avais fait qu'avancer tout droit, subissant la médiocrité de mon milieu social et l'influence de ma famille. Malgré l'acuité de ma passion, je n'avais pu trouver le courage de bifurquer, de m'éloigner de la succession de portes que mes parents m'avaient toujours présenté comme le seul chemin possible pour entrer dans la vraie vie. J'avais arrêté d'abreuver mon cerveau en 3ème pour commencer à travailler en tant qu'interim dans une agence de nettoyage puis, dès lors, ce métier m'avait poursuivi comme un chewing-gum collé à la semelle de ma chaussure. Dans un même temps, la fréquentation quotidienne de filles éprises et de garçons insistants m'avaient initié à l'amour et je m'imaginai cela agréable puisqu'il constituait, avec les moyens de séduction, l'un des principaux sujets de conversation. Fidèle à ma naïveté, je m'étais donc empressée de trouver un mari et, dans la foulée, nous avons donné naissance à deux enfants. Tout cela s'était passé si vite que lorsque je prenais le temps d'y réfléchir, j'avais l'impression d'avoir été trompée comme si

quelque génie malicieux avait tout manigancé pour que je ne puisse me défaire de l'étreinte étouffante de ce qu'on appelait la "vraie vie". Dès lors, les jours s'étaient écoulés, indifférents à tous les regrets que j'avais pu avoir par la suite, emportant avec eux mes rêves d'écriture... Pourtant, encore aujourd'hui, rien ne m'empêchait de saisir un crayon et de dessiner sur une page blanche tous les mots enfuis au fond de mon coeur mais, ostensiblement, une barrière invisible s'était construite en moi : je m'étais fondue dans mon existence au point d'en oublier le rôle de spectateur indispensable à tout bon écrivain. Mes pensées n'étaient plus que préjugés ou obligations ; la société me prémâchait mes opinions et mon cerveau était devenu un accessoire particulièrement superflu de ma personne... Je me demandais souvent pourquoi mes collègues et mon mari résistaient à cet enfermement agaçant alors que moi j'y succombais sans mal. Comment pouvaient-ils se satisfaire d'une vie aussi fade, faite d'habitude et de travail ? Ne ressentissaient-ils pas l'ignorance et la futilité les assiéger de toutes parts ?

Alors que je me retournais, je vis un homme pénétrer dans le TER que nous venions de nettoyer. Il devait se rendre à Rennes et, tout entier accaparé par sa destination, le train ne lui apparaissait que comme une parenthèse particulièrement anodine de son existence. Il ne songeait pas aux agents d'entretien qui ramassaient les mille morceaux de ses rapports défectueux, il n'avait pas conscience que tout un monde, vulgaire et insignifiant, se dissimulait derrière la propreté des sièges et des toilettes. En effet, qui aurait pu deviner que, derrière le train, se cachait tant de rêves brisés ? Là où les gens normaux n'y voyaient qu'un moyen de transport, moi je contemplais la décrépitude de mon être...